



## INTRODUCTION

Henri SIMONNEAU (Professeur en classes préparatoires aux grandes écoles – Lycée Marcelin Berthelot, Saint-Maur-des-Fossés)

Le sujet proposé à l'agrégation externe d'histoire pour les sessions 2021-2022 est véritablement, comme le rappelle la lettre de cadrage, un sujet « d'histoire totale », pour ne pas dire un champ entier de la recherche historique. Abordant à la fois l'histoire des techniques, l'histoire économique, sociale, religieuse, culturelle, mais impliquant aussi des dimensions politiques et diplomatiques, la question de l'imprimé est en soi un des grands phénomènes qui marque, dans la traditionnelle séparation entre les grandes périodes historiques, la transition vers les « Temps Modernes ». Les bornes géographiques et chronologiques accentuent encore cette impression de vertige. L'étude débute dans les années 1470, au moment où la technique se diffuse et qu'apparaissent des ateliers d'imprimeurs dans les grandes métropoles européennes. Elle se termine dans les années 1680, plus de deux siècles plus tard, couvrant à la fois les réformes religieuses, les guerres de religions, la guerre de Trente Ans et la Fronde, la guerre de Hollande, pour ne souligner que quelques-uns des grands événements qui émaillent la période. L'espace géographique considéré se veut lui résolument européen, bien que l'Europe du Nord et de l'Est ait été écartée.

Ce sujet n'est pas une histoire du livre, mais bien de l'imprimé dans son ensemble. Si le livre y prend une place importante, ne serait-ce que dans l'historiographie, à la suite de l'œuvre fondatrice d'Henri-Jean Martin et de Lucien Febvre, *L'Apparition du livre*<sup>1</sup>, il faut aussi rappeler que durant toute la période sortent des presses moins de livres en tant que tels que d'imprimés de toutes sortes, non reliés, sous la forme de feuillets. C'est bien l'ensemble de la production imprimée qu'il convient de considérer : les livres donc, mais aussi les placards, les publications officielles et éphémères, les formulaires, les pamphlets, les almanachs, les gravures, partitions et atlas...

A travers toutes ces formes de textes et d'images se développe donc à la Renaissance une véritable « culture de l'imprimé », pour reprendre une expression chère à Roger Chartier<sup>2</sup> mais aussi centrale dans l'historiographie anglo-saxonne, qui se diffuse à travers toute l'Europe et au-delà, notamment en Amérique et en Asie. Le sujet nous invite donc à pénétrer dans ce microcosme qui dépasse largement les murs de l'atelier d'imprimerie pour accueillir auteurs, libraires, vendeurs ambulants, bibliothécaires, mécènes, censeurs, collectionneurs et bien entendu les lecteurs. C'est bien sûr également toute la matérialité de l'objet et de son contenu qu'il faut prendre en compte pour essayer modestement d'envisager dans son ensemble le « monde de l'imprimé ». Loin d'être le seul terrain d'exercice des historiens modernistes, ce sujet demande donc de faire appel aux historiens de l'art, aux bibliographes, aux spécialistes de littérature (souvent sensibles à la matérialité de l'écriture)<sup>3</sup>. Sans jamais oublier que l'imprimé n'est ni déconnecté de l'oralité, toujours très importante dans la communication officielle, ni de l'écriture manuscrite, souvent reliée en codex, toujours présente sur les étals des libraires.

<sup>1</sup> Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du Livre*, Paris, Albin Michel, 1958.

<sup>2</sup> Roger Chartier (dir.), *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987.

<sup>3</sup> Pour une récente synthèse historiographique sur une partie de la réflexion sur l'imprimé et son monde, on pourra consulter Emmanuelle Chapron, « Histoire du livre et des bibliothèques », dans Nicolas Le Roux (éd.), *Faire de l'histoire moderne*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 117-140.



Ce monde de l'imprimé a dès sa naissance une conscience aiguë de son existence et de ses particularismes. La lettre de cadrage souligne le fait que la publication en 1689 de *l'Histoire de l'imprimerie et de la librairie* de Jean de la Caille montre que l'imprimé est devenu un « objet d'histoire ». Mais il faut rappeler que ce dernier n'a pas attendu la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour en être un. Thierry Claerr montre ainsi dans son article que dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle et encore plus au siècle suivant, l'histoire de l'imprimé et la question des origines devient un enjeu politique, en faisant émerger des histoires nationales de l'imprimé, autour de figures tutélaires comme les Gutenberg, Manuce, Estienne, Plantin, ou Froben, mis à l'honneur dans leur pays d'origine. Tous ces hommes ont d'ailleurs leur place dans *Les Vrais portraits et vies des hommes illustres* d'André Thévet en 1584, déjà devenus des « figures de la Renaissance ». Le programme de secondes de 2010, dans le chapitre sur la Renaissance, mettait ainsi à l'honneur ces « hommes de la Renaissance », en mettant en avant « un éditeur et son rôle dans la diffusion de l'Humanisme ».

Cependant, l'historiographie la plus récente nous amène à reconsidérer ces figures, peut-être trop imposantes quitte à éclipser les autres, pour laisser la place à des personnalités moins connues mais tout aussi importantes dans le milieu de l'imprimerie à la Renaissance. Rémi Jimenes a ainsi consacré une partie de ses recherches à Charlotte Guillard qui administre seule l'atelier du Soleil d'Or à Paris entre 1537 et 1557 et s'impose comme une figure incontournable de la librairie parisienne au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Catherine Rideau-Kikuchi souligne pour sa part que « les femmes, à Venise, n'impriment pas. », ce qui ne les empêche pas de jouer un rôle de premier plan dans les structures économique et sociale de ces entreprises, dans une des villes les plus dynamiques de l'Europe dans ce secteur.

Comme toute société, le monde de l'imprimé a ses règles, ses codes, ses réseaux et ses lieux de sociabilités : c'est bien sûr l'atelier de l'imprimeur, très bien documenté et largement étudié, mais aussi la bibliothèque ou la « boutique » du libraire, étudié par Oury Goldman. Il montre ainsi que ces lieux centraux de l'économie du livre sont aussi des espaces de sociabilité et d'échange, points nodaux de la circulation de l'information. Ils sont aussi, ne l'oublions pas, souvent le lieu de vie des libraires. Autant que la bibliothèque et l'atelier de l'imprimeur, la boutique du libraire est un élément essentiel de la constitution d'une « République des Lettres », lieu de discussion et de débat autour des sujets littéraires, politiques ou scientifiques.

L'interaction entre les différents acteurs de ce petit monde est aussi un chantier de recherche particulièrement prometteur. L'élaboration des cartes imprimées souligne la nécessité de la collaboration entre le cartographe et son graveur, entre le projet initial de représentation et les limites et nécessités techniques. Geoffrey Phelippot, détaillant la production imprimée du cartographe Pierre Duval dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, pose ainsi la question de la place de l'auteur dans la production imprimée, quel que soit son investissement dans les différentes étapes de production et de diffusion, et celle de tous ses collaborateurs. Pour reprendre l'expression de Roger Chartier, « les auteurs n'écrivent pas les livres », pas même les leurs<sup>5</sup>. Le livre est par essence une œuvre collective.

Les nouveaux programmes en vigueur en classe de secondes souhaitent désormais mettre en avant moins des « figures » de la Renaissance que – peut-être plus classiquement – « l'imprimerie et les conséquences de sa diffusion ». Cette approche fait référence au concept

<sup>4</sup> Rémi Jimenes, *Charlotte Guillard. Une femme imprimeur à la Renaissance*, Rennes, PUR, 2017.

<sup>5</sup> Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001, p. 11



de « Révolution de l'imprimé » popularisé par Elizabeth Eisenstein<sup>6</sup>, de culture de l'imprimé, largement débattu et discuté depuis son élaboration.

La diffusion de l'imprimé constitue un vaste circuit de communication, comme le soulignait Robert Darnton il y a près de quarante ans<sup>7</sup>. La circulation d'information et plus spécifiquement de l'actualité est une dimension essentielle de l'impression : si *Le Mercure François* puis la *Gazette* de Théophraste Renaudot sont parfois considérés comme la première revue, encadrée par le pouvoir royal, il faut rappeler que le marché de l'information est une particulièrement dynamique en période de guerre. Les guerres d'Italie participèrent notamment au développement de cette forme d'imprimés. Gauthier Mingous analyse ainsi comment l'imprimé sert une forme de guerre de l'information, « une guerre des plumes », dans le cadre des guerres de Religion. Il souligne également que la notion d'actualité est toute relative, puisque si la production de l'imprimé peut être rapide, sa diffusion l'est beaucoup moins. Il s'agit alors d'une mise en récit qui peut avoir des conséquences sur l'actualité.

Si l'actualité jouit d'un passage rapide à l'imprimé, il faut souligner que ce n'est pas le cas de toutes les informations. Par exemple, l'information officielle se diffuse largement, au moins dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, par l'oral. Une décision royale devient officielle une fois criée par la voix de l'officier, la paix par celle du héraut. Et l'écrit officiel ne se limite bien sûr par à l'imprimé<sup>8</sup>. Le récit de la Saint-Barthélemy est un bon exemple d'un événement dont la diffusion par voie orale, manuscrite ou imprimée répond à des enjeux différents.

Néanmoins, l'imprimé suscite un gigantesque engouement, le développement exponentiel du nombre de volumes ou de feuillets en circulation en est la plus évidente manifestation. Mais il est aussi un objet de rejet. Ainsi, l'Église catholique, qui pourtant est une des institutions qui est un des moteurs de la production imprimée, met à l'Index avec la réforme tridentine toute une partie de la production imprimée : les écrits jugés hérétiques, bien sûr, et notamment ce qui défendent la Réforme, mais aussi toute une partie de la production littéraire, notamment les facéties, nouvelles comiques en langue vernaculaire. François Lavie explique ainsi qu'outre la dimension jugée inconvenante de la facétie, c'est bien toute la littérature de fiction et celle en langue vernaculaire en générale qui est l'objet de l'offensive de l'Inquisition.

Parmi les chantiers les plus féconds de l'histoire de l'imprimé, il faudrait citer l'intérêt porté à la typographie. Celui-ci était déjà développée dans la « Nouvelle bibliographie matérielle<sup>9</sup> » anglo-saxonne. Il est en effet impossible dans l'étude de l'imprimé de dissocier le fond, le message, de son support matériel, mais aussi de la matérialité du caractère typographique<sup>10</sup>. Marion Pouspin souligne bien l'intérêt que présentent les œuvres imprimées en caractères gothiques, qui correspondent à un genre de littérature, voire à un public particulier : « Le caractère typographique fonctionne comme une métonymie du contenu ».

Cette adaptation au goût de son lectorat est aussi le moteur de la carrière de Toussaint du Bray, jeune libraire installé à Paris, qui se spécialise dans la littérature hispanique ou espagnoliste, au gré des opportunités qui se présentent à lui. Aurore Schoenecker montre ainsi qu'à côté des grandes figures de l'imprimerie et de la librairie, Toussaint du Bray se place sur

<sup>6</sup> Elizabeth Eisenstein, *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

<sup>7</sup> Robert Darnton, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992.

<sup>8</sup> Nicolas Schapira, « Culture écrite et histoire sociale du pouvoir à l'âge moderne », dans N. Le Roux (éd.), *Faire de l'histoire moderne*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 161-181.

<sup>9</sup> Donald F. McKenzie, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, éditions du Cercle de la Librairie, 1991.

<sup>10</sup> Rémi Jimenes, *Les caractères de civilité. Typographie et calligraphie sous l'Ancien Régime, France, XVIe-XIXe siècle*, Gap, Atelier Perrousseaux, 2011.



un marché spécialisé tout en créant aussi une demande, et fait de Paris la « capitale du livre espagnol ».

Enfin, Christine Bénévent se soumet à un exercice doublement intéressant : l'archéologie d'un ouvrage imprimé, et non le moindre, puisqu'il s'agit de *L'Apparition du livre* de Lucien Febvre et d'Henri-Jean Martin. Monument de l'histoire du livre, l'ouvrage est véritablement disséqué, comme objet tout d'abord, avec son histoire propre, de la presse à l'étagère, mais aussi en tant qu'œuvre qui se construit, se dessine, se reconstitue sous nos yeux.

Au moment de la publication – numérique – de ce numéro du *Verger*, l'ensemble de ses co-directeurs souhaitent remercier les auteurs de ce numéro qui ont pu rédiger tous ces articles, dans un temps forcément court, et dans des conditions tout à fait particulières. Face à cette question au programme, les candidats à l'agrégation n'auront sans doute jamais été aussi sensibles à la question de l'accès à l'imprimé, que ce soit à travers la librairie ou la bibliothèque, mais aussi à celle de sa matérialité, à travers le développement de l'édition numérique.